

## Philocité

De la maternelle à l'université, en passant par les maisons de jeunes, les centres culturels, les bibliothèques, les IPPJ et les prisons, PhiloCité diffuse dans l'espace public les outils de la philosophie. Parce que prendre le temps de réfléchir collectivement, sur un sujet du quotidien saisi au vol ou sur les grands thèmes qui balisent l'histoire de la philosophie, c'est se donner les moyens de s'émanciper. PhiloCité propose, en Belgique et à l'étranger, des animations, des formations, des conférences et des travaux de recherche, dans un souci permanent d'émancipation, tant individuelle que collective.

« Ne permets pas que le doux sommeil se glisse sous tes yeux avant d'avoir évalué chacune des actions de ta journée »

**Pythagore,**  
Les vers d'or

Faire son *examen de conscience*, la belle affaire ! Est-ce se sculpter comme une œuvre d'art ou alors ausculter ses vices pour les combattre ? A chacun de choisir son camp !

# Ethique et toc

**P**ouvons-nous changer, en profondeur ? Devenir plus sereins ou plus justes ? Comment guider notre vie pour qu'elle ne ressemble pas à un chemin hasardeux et sans direction ?

L'éthique, étymologiquement la discipline de l'*éthos* (en grec : comportement, habitudes, caractère habituel), a eu longtemps cette fonction. Les pratiques par lesquelles on y parvenait – comme l'examen de conscience – nous paraissent sans doute dépassées, mais peut-être serions-nous moins désorientés dans l'existence si nous nous mettions encore à leur école ?

### Va te faire voir chez les Grecs !

L'examen de conscience, avant d'être repris dans les pratiques religieuses des chrétiens, était la pratique morale et spirituelle la plus répandue parmi les Grecs et les Romains cultivés, qui y voyaient un moyen de faire l'évaluation quotidienne du bien et du mal accomplis au regard de ses devoirs. Pythagore en propose les lignes directrices en ces termes :

« Ne permets pas que le doux sommeil se glisse sous tes yeux avant d'avoir évalué chacune des actions de ta journée. En quoi ai-je fauté ? Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je omis de ce qu'il fallait faire ? Commence par la première à toutes les parcourir. Et ensuite, si tu trouves que tu as commis une faute, gourmande-toi ; mais si tu as bien agi, réjouis-toi », écrit Pythagore, dans *Les vers d'or*.

Ainsi pouvait-on mesurer sa progression sur la voie de la perfection, par un partage établi quotidiennement entre l'acte bon et l'acte mauvais.

De son côté, le philosophe Plotin (dans *Ennéades*, I, 6,9, 7) compare cette évaluation à un travail de sculpture de soi-même :

« Reviens en toi-même et regarde : si tu ne vois pas encore la beauté en toi, fais comme le sculpteur d'une statue qui doit devenir belle : il enlève une partie, il gratte, il polit, il essuie jusqu'à ce qu'il montre un beau visage dans la statue ; comme lui, enlève le superflu, redresse ce qui est oblique, nettoie ce qui est sombre pour le rendre brillant, et ne cesse de sculpter ta propre statue jusqu'à ce que l'éclat divin de la vertu se manifeste ».

L'examen de soi avait ainsi tout à la fois une dimension éthique et esthétique : il fallait faire de sa vie une œuvre d'art par l'évaluation quotidienne et le polissage qu'elle permettait.

Le célèbre « Connais-toi toi-même » (*gnôthi seauton*) de Socrate

renvoie d'ailleurs à la même nécessité éthique de s'examiner quotidiennement *pour se corriger* et devenir ainsi pleinement humain : la connaissance de soi n'est pas une fin en soi, c'est la condition de l'amélioration et de la réalisation de soi.

Ce que la réflexion grecque sur l'éthique nous permet de découvrir, c'est que nous sommes double au sens où nous avons un rapport à nous-mêmes : nous nous accompagnons nous-mêmes et jugeons de nos propres actes. Et comme le dit Socrate, la nécessité du comportement éthique n'est pas sociale ou juridique (nous n'agissons pas moralement d'abord parce que nous craignons la sanction de nos actes mauvais), elle naît plus profondément du fait que nous avons à vivre pour le restant de nos jours avec l'auteur de nos actes. C'est donc d'abord à nous-mêmes que nous devons d'être justes, de nous améliorer et de trouver la part divine en nous.

Nous sommes le premier tribunal devant lequel nous avons à comparaître en cas d'échec ou de faute morale. Mais l'aventure éthique est toute positive : il faut faire de sa vie une œuvre d'art !

## La face négative ?

C'est à la récupération chrétienne de ces pratiques spirituelles plus ancienne qu'on doit – en sera-t-on surpris ? – le versant négatif d'une éthique s'intéressant cette fois exclusivement aux erreurs commises, et renonçant ainsi à incarner toujours davantage la beauté et la vertu.

La spécificité de l'organisation chrétienne des exercices éthiques d'amélioration de soi repose d'abord sur le choix de lier indissolublement l'un à l'autre examen de soi et direction de conscience : l'examen de conscience, qui est un rapport vertical de soi à soi par lequel le chrétien se surveille lui-même en permanence et vérifie tout ce qui se trouve ancré dans sa conscience à un moment donné, doit être couplé désormais à la confession des fautes à l'abbé.

La progression morale doit passer par l'aveu des fautes, non plus à soi-même, mais au directeur de conscience, qui constitue une sorte de tribunal public et impersonnel. C'est que cet aveu fait à l'autre (simplement en tant qu'autre et non en tant que juge – Dieu seul est apte à juger –) produit de fait une sorte d'objectivation des défauts : *« je ne sais pas toujours moi-même opérer le partage entre le bon et le mauvais, j'ai besoin de cette verbalisation à l'autre pour que ce partage s'opère de lui-même par la difficulté que j'ai à dire certaines choses et pas d'autres. C'est cette difficulté ou la honte de dire qui détermine l'origine mauvaise de mes pensées. »*

Les chrétiens introduisent donc un doute et une médiation nécessaire dans le processus de connaissance de soi. Il est alors assez classique de faire de la confession des fautes l'origine de nos pratiques thérapeutiques et de voir en St Augustin par exemple un précurseur de Freud, soucieux de cette part de nous-mêmes qui nous échappe.

Ce qui frappe aussi, c'est la focalisation sur les fautes : *« Tu me*

*tournais vers moi-même*, dit Augustin à Dieu dans *Confessions* (VIII, VII, 16), *me ramenant de derrière mon dos où je m'étais caché pour ne pas porter les yeux sur moi ; et tu me plaçais bien en face de moi, pour me faire voir combien j'étais laid, combien j'étais difforme et sordide, couvert de taches et d'ulcères. Je voyais et j'étais horrifié ; mais il n'y avait pas de lieu où fuir loin de moi. Si j'essayais (...), toi, de nouveau, tu me plaçais devant moi, enfonçais mon image dans mes yeux pour me faire rencontrer mon iniquité et la haïr ».*

S'il fallait trouver sa part divine, se sculpter comme une œuvre d'art, la tâche éthique de se connaître et de se transformer soi-même impose maintenant de se tourner exclusivement vers les pensées mauvaises. La doctrine des péchés capitaux est une nouveauté éthique sans précédent. Quand on cherche à se connaître, c'est maintenant guidé par un gibier exclusif : nos vices, à combattre.

*« Que chacun, après avoir reconnu le vice qui le serre de plus près, institue de ce côté principalement le combat et observe avec toute l'attention et la sollicitude dont il est capable ses démarches offensives ! (...) Cependant, l'heure vient où l'on se sent délivré : que l'on sonde alors derechef, du même regard attentif, les secrets détours du cœur, afin d'élire parmi les vices celui que l'on reconnaîtra le plus terrible, et que l'on mette en branle contre lui toutes les armes de l'esprit »*, écrit ainsi le philosophe Cassien, dans *Conférences* (V, 8).

## Choisir son camp ?

Se sculpter comme une œuvre d'art ou ausculter ses vices pour les combattre : il est tentant de choisir son camp ! Mais ce sera là négliger un élément déterminant du rapport que nous entretenons aujourd'hui à nous-mêmes : la façon toute psychologique dont nous concevons la connaissance de soi et la place que nous lui donnons dans nos vies. Les taches et les ulcères sur lesquels ouvre la conscience de soi désignent en effet une région nouvelle à explorer : l'homme devient un objet possible de recherches parce qu'il n'est plus conçu comme un idéal à atteindre, mais comme un sujet modeste, qui s'échappe à lui-même dans ses fautes, ses doutes et ses passions.

Se connaître, c'est désormais se reconnaître et non se façonner. Des confessions comme celles d'Augustin peuvent ainsi s'écrire. Et nous sommes les héritiers de ce genre littéraire jusqu'alors inexistant et des formes de connaissance de soi, individuelles et singulières, auxquelles il invite. On n'a peut-être jamais autant parlé de nous-mêmes, on ne s'est jamais autant épanchés, sur les réseaux sociaux, dans les cabinets des médecins, des avocats, des astrologues, des psychologues et des thérapeutes de tout poil, comme si tout faire passer de notre quotidien au moulin de la parole était devenu aujourd'hui une tâche essentielle. — **Gaëlle Jeanmart**